

La presse au banc des accusés

*“La presse est une bouche forcée d'être toujours ouverte et de toujours parler.
De là vient qu'elle dise mille fois plus qu'elle n'a à dire et qu'elle divague souvent et extravague.”*
Alfred de Vigny

La presse a mauvaise presse. Manipulation de l'opinion, désinformation, atteinte à la vie privée, tendance people, goût du sensationnel, déficience de l'analyse... Les attaques sont multiples et de sources diverses. Ces critiques invoquent souvent une dégradation de la pratique journalistique et manifestent la nostalgie d'un âge d'or d'une presse digne qui se battait pour la liberté d'expression, alors que celle d'aujourd'hui abuserait d'un pouvoir aussi exorbitant qu'illégitime.

Or, la phrase d'Alfred de Vigny, extraite de “Journal d'un poète” publié après sa mort, date de la première moitié du XIX^{ème} siècle, où la presse est tout juste naissante. Les défauts qu'il dénonce, qui pourraient être repris tels quels aujourd'hui, ne devraient donc rien à une mutation dégradante, mais seraient le fruit d'une évolution logique tenant aux caractéristiques intrinsèques de la presse. Certes, l'auteur de Chatterton était renommé pour s'enfermer dans sa tour d'ivoire et n'apprécier guère la turbulence intellectuelle en même temps qu'il manifestait une certaine nostalgie de l'ancien régime. Mais bien d'autres avant et après lui, et très différents de lui, ont aussi cloué la presse au pilori (*).

De telles condamnations contrastent avec l'idée, largement diffusée, que la Presse est la marque d'une société libre et l'un des piliers de la Démocratie. La presse serait-elle, comme Churchill disait de la Démocratie, “le pire des systèmes à l'exception de tous les autres” ? Plus simplement, œuvre humaine elle est capable du meilleur comme du pire. Cette “bouche toujours ouverte” doit faire face à deux périls ; se faire bâillonner ou se laisser aller au bavardage incontrôlé. C'est à ce dernier péril que nous allons nous intéresser, en tentant d'abord de comprendre en quoi il est inhérent à la presse elle-même et donc de toute époque pour, ensuite, nous demander si, aujourd'hui la situation s'est aggravée et pourquoi.

(*)

"La plupart des journalistes qui s'érigent en arbitres font souvent eux-mêmes les plus violents actes d'hostilité." Voltaire, *Préservatif*, I (1738)

"Il n'y a qu'une devise pour tous les journaux. Je n'en ai lu un dans ma vie qui n'y fût soumis : médiocrité, mensonge, méchanceté." Alfred de Vigny, *Journal d'un poète*, 14 mai 1832.

"La presse crée plus de mythes en un jour que la religion en 1000 ans" (Karl Marx)

"Le nom moderne du Mal ? Le journalisme." (S. Kierkegaard)

"Toutes les fois qu'on a à faire avec la Presse, il faut s'attendre à des sottises, se presser étant le seul principe de ces messieurs." Gustave Flaubert, *Correspondance*, 22 février 1880.

"Quels laboratoires de mensonges que les journaux !" Edmond Huot de Goncourt, Journal littéraire, 8 novembre 1891.

"Journalistes toujours prêts et prêts à tout n'importe quand." André Gide, *Journal*, 9 février 1916



La presse était à l'origine la machine destinée à l'impression typographique. C'est par métonymie que l'expression désigna le nombre de feuilles imprimées, puis ce qui est publié et enfin l'ensemble des publications journalistiques et les journalistes eux-mêmes. Cette référence à une technique est particulièrement intéressante tant il est vrai que la presse est dans toute son histoire marquée par des révolutions techniques : la rotative d'abord, puis la radio, la télévision et enfin internet. Nous nous pencherons plus tard sur les effets des mutations techniques contemporaines, mais l'on peut cependant remarquer que ces progrès ont au moins deux caractéristiques constantes : élargissement de la diffusion et massification du récepteur, d'une part, accélération de la diffusion et immédiateté de l'émission, d'autre part. Ces progrès ont répondu au souhait du journaliste depuis toujours : s'adresser au plus grand nombre, connaître et diffuser l'information le plus rapidement possible.

La presse est fille de l'imprimerie, or le premier texte imprimé fut la Bible, et en langue Allemande, pour qu'elle soit désormais accessible à tous. Ce qui permet de comprendre que la presse est une des manières de transmettre, de diffuser l'information et les idées : des dialogues de Platon aux manuels scolaires, des évangélistes apportant la bonne parole aux "feuilles" militantes, des conteurs de veillées à la radio, des colporteurs aux journaux télévisés, des lettres de Madame de Sévigné à Internet...

Par ailleurs, tout pouvoir qui ne s'établit pas sur une tradition ancestrale ou la force pure doit pouvoir communiquer pour être compris et donc être légitimement obéi. Ainsi, le premier vrai journal fut la Gazette, lancé en 1631 par Théophraste Renaudot, médecin du roi, et qui fut une sorte d'organe officieux du pouvoir, Louis XIII y écrivait d'ailleurs régulièrement.

Ces deux constats nous permettent de comprendre que la presse entretient des rapports privilégiés et conflictuels à la fois avec le monde intellectuel et le monde politique.

Cependant, la presse se distingue des autres formes de diffusion, ou plutôt le journaliste se distingue des autres diffuseurs, intellectuels ou politiques. Ceux-ci sont spécialisés dans un domaine ou sont porteurs d'une idée et se servent d'instruments qui doivent être au service du discours à transmettre, alors que le journaliste est spécialiste de l'instrument et c'est le discours qui doit s'adapter aux impératifs de l'instrument. La taille et le style de l'article, la qualité de l'image, la dramaturgie du reportage, la rapidité de la transmission... prennent le pas sur le contenu du message.

Ce souci de mise en pages, en image ou en scène, continuellement et rapidement renouvelées, explique la propension à trop en dire, à dire à côté (divaguer) ou à dire n'importe quoi (extravaguer) dénoncée par le monde intellectuel ou le monde politique. On est là devant le phénomène de médiatisation, c'est-à-dire d'autonomisation du médium.

Autonomisation par rapport au monde intellectuel d'abord. Les premières parutions journalistiques furent le plus souvent à l'initiative des gens de lettres et de science. La diffusion par voie de presse est conçue comme un moyen supplémentaire de s'exprimer, de discuter entre eux. Plus ou moins spécialisées, les gazettes et revues complètent la production éditoriale et favorisent l'échange des idées, avec un souci de rigueur intellectuelle et de qualité de l'écriture, mais dans le cercle restreint des clercs et des savants. Cependant, très vite apparut une presse généraliste traitant principalement ce qu'on appellera ensuite les faits-divers, mais se mêlant aussi des idées et de la production intellectuelle (critiques). Cette presse s'adresse à tous et élargit son audience au fur et à mesure que se généralise l'alphabétisation.

Deux presses alors se font concurrence. Celle où des intellectuels se transforment momentanément en journalistes pour exprimer des idées mûrement réfléchies dans leur domaine et celle où des journalistes professionnels sont contraints d'écrire tous les jours dans tous les domaines et finissent par se prendre pour des intellectuels. Ce sont ces derniers que visent Alfred de Vigny ou les différents auteurs évoqués plus haut, accusés d'incompétence prétentieuse. Contraints d'écrire vite, sur tout et de plaire à un public non averti, ils risquent continuellement de tomber dans l'approximation ou même l'erreur, les jugements à l'emporte-pièce et la caricature vulgaire.

Autonomisation par rapport au monde politique ensuite. On a la même évolution. On a vu que la première gazette fut initiée par le Pouvoir lui-même. Au XVIII^{ème} siècle et surtout pendant et après la Révolution, des hommes politiques vont créer des journaux militants, principalement d'opposition. Comme pour le monde intellectuel, dans un premier temps, les hommes politiques se transforment en journalistes pour développer leur action. Les deux mondes se trouvent réunis d'ailleurs quand Clemenceau ouvre les colonnes de l'Aurore à Zola dans l'affaire Dreyfus. De la même façon, la presse généraliste et les journalistes professionnels se mêleront de politique et s'érigeront en censeurs de la vie politique, légitimant leur parole au nom de leur indépendance, qui n'est en fait que de l'irresponsabilité, et l'on retrouve les mêmes défauts évoqués précédemment : excès de rapidité, approximation, caricature. Par ailleurs, leur indépendance n'est qu'une apparence, car produit marchand, cette presse est nécessairement aux mains des puissances financières qui ne sont évidemment pas neutres idéologiquement.



Où l'on voit bien que les critiques actuelles vis-à-vis de la presse, médiocrité et vulgarité, d'une part, collusion entre argent pouvoir et média, d'autre part, s'adressent à la presse dès l'origine. La situation a cependant évolué, d'une part, sous l'effet des innovations techniques et des nouveaux supports de la presse et d'autre part, parce que l'autonomisation de celle-ci s'est muée en domination.

Selon la formule de Mac Luhan, nous sommes passés de la galaxie Gutenberg à la galaxie Marconi. Ces étapes accentuent certaines caractéristiques constantes de la presse, accélération et massification de la diffusion, et favorise une plus grande vulgarisation du message, pour le meilleur et le pire. Par ailleurs, comme le rappelle aussi Mac Luhan « le media est le message ». Autrement dit, ce n'est pas le contenu qui affecte la société, mais le canal de transmission lui-même. Ainsi, l'écrit, même relâché, exige un effort intellectuel aussi bien de la part de l'émetteur que du récepteur, il est de l'ordre du raisonnement construit. La parole (radio) et l'image (télé) s'adressent à l'affect pour l'un, aux sens pour l'autre. Les messages parlés et visuels échappent au filtre de la construction écrite, ils peuvent donc être accessibles à tous spontanément. Ces caractéristiques modifient le rapport entre émetteur et récepteur et le médium n'est plus seulement, ni principalement, un moyen de diffuser l'information.

Ainsi, la radio fut à une époque l'instrument de la mobilisation de masse. Tous les régimes autoritaires, voire totalitaires, en ont usé et abusé. La voix du chef charismatique, les mots d'ordre et slogans du Parti unique étaient diffusés en boucle par les ondes soit "dans le poste", installé dans chaque foyer, soit par haut-parleurs, répartis dans les lieux publics. Le message oral, contrairement à l'écrit, échappe à l'esprit critique et déclenche une adhésion fusionnelle communautaire, au même titre que le prêche ou le discours incantatoire du chef

religieux. Les adversaires de ces régimes usèrent d'ailleurs du même médium dans les mêmes conditions : ainsi la BBC et les discours de Churchill et surtout du Général de Gaulle. La deuxième guerre fut aussi une guerre des ondes où les slogans ("Radio-Paris ment, Radio-Paris est Allemand") et les codes initiatiques (les messages obscurs destinés aux résistants) avaient comme fonction de faire communier les partisans des différents camps bien davantage que d'informer et expliquer. Plus tard, dans un autre contexte, l'apparition de radios privées va avoir le même rôle dans des domaines non politiques : en France par exemple, Europe1, et plus particulièrement une émission, "Salut les copains", peut être considéré comme le déclencheur de ce qu'on appelle la "culture jeune", pratiquant la communion générationnelle.

La télé, vue au début comme la suite de la radio, a, au contraire, des caractéristiques opposées. Comme le Cinéma, elle est d'abord un spectacle, mais, image installée au cœur de chaque foyer, elle est aussi une présence familière, domestique, intime. Tout spectacle distingue nettement le spectateur et l'acteur, ce dernier devant incarner un personnage de fiction. La télé respecte cet impératif. Nous sommes tous spectateurs de la vie sociale, ce qui provoque une démobilisation et une distanciation vis-à-vis du réel (désaffection vis-à-vis du militantisme syndical et politique par exemple) transformé en spectacle, où donc des acteurs professionnels doivent jouer, avec plus ou moins de talent, la "comédie humaine". Mais le spectacle est ici celui de la population réelle, si bien que les spectateurs en sont aussi les acteurs, ce qui, insidieusement, les conduit à se conformer aux règles du spectacle, que ce soit dans les actions publiques ou même à propos de la vie intime (les reality-show). Les gens de spectacle, les journalistes, les hommes politiques, certains intellectuels, les sportifs, les téléspectateurs eux-mêmes se donnent en spectacle, parlant de tout sans distinction ni hiérarchie. La vie publique se mêle à la vie privée, le réel à la fiction, le tout dans une dérision systématique, rappelant que tout spectacle doit être vu avec recul et que, quelle que soit la gravité du moment, le spectacle doit continuer. L'émission "Les Guignols de l'info" symbolise parfaitement cette télé transformée en castelet montrant la vie sociale comme l'agitation grotesque de marionnettes. Si la radio favorisait la fusion, la télé engendre la confusion où le réel est ramené à ce qui est montré à la télé, sorte de miroir pour société cabotine et narcissique : *"Les cycles pervers de l'autoréférence (les médias qui font l'événement en en parlant ne parlent finalement que d'eux-mêmes en parlant des événements) alimentent la perversion du consensus comme valeur autosuffisante, encensée par une société devenue folle d'elle-même."*(Régis Debray *"Que vive la République"*). La divagation et "l'extravagation", chères à A de Vigny, atteignent alors leur paroxysme.

Rien de nouveau sur le fond, la relation sociale s'est toujours faite selon trois modes : l'écrit, l'oral et la relation directe. L'écrit était le domaine des clercs, des écrivains et des savants communiquant selon les principes de l'argumentation et laissant le temps au lecteur individuel d'exercer son esprit critique sur le texte, indépendamment de la personnalité privée de l'auteur qu'il n'était pas censé connaître. L'oral était le domaine du prêcheur, de l'orateur, du conteur, du colporteur ou du chansonnier chargés de convaincre, fasciner, émouvoir l'ensemble d'un public communiant dans le silence approbateur ou le chahut désapprobateur. La relation directe était le domaine de la vie quotidienne (familiale, professionnelle, de voisinage) où chacun était acteur et spectateur et où prévalent les sens, régulés par les normes sociales.

Or, la presse a d'abord été, pendant un assez long temps, écrite et donc a interféré avec le monde intellectuel, de manière plus ou moins conflictuelle, comme on l'a vu précédemment. Puis avec la radio et la télé, elle finit par occuper la totalité de l'espace social et joue donc un rôle déterminant à tous les niveaux de la vie sociale. Médiateur totalisant et incontournable, l'homme de média (journaliste, mais aussi présentateur, commentateur,

amuseur, spécialiste même, mais agréé par les médias) n'est plus seulement le représentant du fameux quatrième pouvoir dans le cadre des institutions politiques, il est le pouvoir omni valant et omniprésent. Il double, concurrence, et même se substitue aux parents, aux maîtres, aux prêtres, aux médecins autant qu'aux hommes politiques. Pouvoir d'autant plus puissant qu'il se légitime sur un nouveau principe démocratique qu'il a fait naître : l'opinion publique. Opinion à laquelle il prétend obéir en toute objectivité, désamorçant tout débat critique, et qu'il convoque régulièrement par les interviews, micro-trottoir, enquêtes, émissions de débats interactifs...

Nous avons évoqué précédemment la professionnalisation et l'autonomisation de l'information écrite et ses effets, cette fois c'est la totalité de la vie sociale qui passe entre les mains de professionnels du spectacle audiovisuel. Par ailleurs, cette fameuse bouche, évoquée par A de Vigny, n'est plus seulement forcée d'être ouverte chaque jour lors de la parution d'un quotidien, mais doit parler en continu vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Que la presse, ainsi contrainte de chercher l'information inédite, qui, de plus, doit faire spectacle, divague ou extravague n'est plus un défaut mais une nécessité professionnelle. Divagation et extravagation accrue par la maîtrise du choix, nécessairement restreint, de l'information diffusée, de la manière de la présenter, ainsi que par la présence familière et permanente de l'homme média, qui lui confère une aura particulière et lui permet d'avoir toujours le dernier mot et enfin, parce que l'erreur ou la faute professionnelle n'est jugée qu'en fonction du préjudice subi par le patron de presse. Ce dernier point nous amène à un autre aspect de ce pouvoir médiatique.

Comme nous l'évoquions pour la presse écrite, l'autonomie des médias par rapport à toutes les autres instances sociales, n'en fait pas pour autant un pouvoir indépendant. Elle est tout autant, voire bien plus, soumise aux impératifs financiers. Or l'évolution, dans les médias comme dans les autres secteurs économiques, est à la concentration financière telle que l'édition, la presse écrite, les chaînes de radio et de télévision sont directement ou indirectement (les annonceurs) entre les mains de grands groupes financiers avec des conséquences qu'un grand patron de chaîne de télévision exprimait avec candeur ou cynisme, selon l'idée qu'on se fait de l'éthique : *“Or pour qu'un message publicitaire soit perçu, il faut que le cerveau du téléspectateur soit disponible. Nos émissions ont pour vocation de le rendre disponible : c'est-à-dire de le divertir, de le détendre pour le préparer entre deux messages. Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible.”* (Patrick Le Lay, PDG de TF1).

Propos que n'auraient pas reniés un responsable de la propagande d'un Etat totalitaire, adepte du lavage de cerveau. Certes, Patrick Le Lay et TF1 ne sont pas toute la presse, mais on n'a pas vu de journalistes de TF1 “quitter” la chaîne après une telle déclaration et demander “l'asile politique” ailleurs, donnant raison à Gide, cité en note plus haut (*“Journalistes toujours prêts et prêts à tout n'importe quand.”*). D'autre part, cette chaîne, en dehors de sarcasmes de convenance, n'est pas boycottée par les hommes politiques ou tout autre personnalité, même celles promptes par ailleurs à défendre urbi et orbi les droits de l'homme ; preuve qu'aucune autorité, aucune instance, en quelque domaine, ne peut se soustraire aux médias, sauf à disparaître de la scène publique. Enfin, la plupart des autres grands groupes médiatiques, sans énoncer avec cynisme ce nouveau credo, ne se comportent pas de manière sensiblement différente, tant ils sont soumis aux mêmes impératifs économiques (les fameuses parts de marché) pour leur survie.

Ce pouvoir totalisant, influant sur tous les domaines de la vie sociale, peut, en effet, parfois manifester des tendances totalitaires, en décrédibilisant tout autre autorité (politique, éducative, judiciaire, intellectuelle...) par la pratique systématique de la dérision à leur égard. Habileté suprême : rabaisser, se moquer des politiciens, des fonctionnaires, des Eglises, des

intellectuels, c'est à la fois se prévaloir de la liberté d'expression et flatter les tendances démagogiques de la foule des spectateurs. Où l'on retrouve l'objectif de Patrick Le Lay : la disponibilité du cerveau humain pour qu'il ne fasse crédit qu'au discours publicitaire, celui-ci ne devant être parasité par aucun autre, ni être contrarié par le moindre réflexe critique. Divaguer et extravaguer ne sont plus alors ni des défauts ni même seulement des contraintes professionnelles mais une volonté délibérée et ces deux expressions prennent leur sens premier : désorienter. Faire perdre le sens de la réalité et la maîtrise des comportements des récepteurs pour mieux les manipuler.



Vision bien négative qui tendrait à accréditer la condamnation d'A de Vigny et de tous ceux cités au début, les mutations techniques n'ayant fait qu'accroître les capacités de nuisance de la presse, sans en changer la nature.

Alors, quid de la liberté de la presse ? C'est que l'expression est ambiguë. Elle est généralement assimilée à la liberté d'expression : diffuser librement des informations et des opinions par voie de presse. La presse étant ramené alors à un simple support technique, au même titre que le livre par exemple. Mais la presse a une tout autre signification : l'entreprise de presse. Dans cette acception, énoncer la liberté de la presse c'est reconnaître le droit pour des entreprises d'offrir un produit particulier : un message. Que le message soit religieux, scientifique, politique ou commercial. Une Eglise, un Etat, un Parti politique, un groupe idéologique, une association, une industrie, un groupe financier... peuvent utiliser les divers instruments médiatiques pour diffuser des informations et promouvoir leurs idées, mais cela n'a rien à voir avec une liberté spécifique de la presse. Evoquer celle-ci dans de telles conditions n'est qu'un moyen pour la puissance qui maîtrise l'entreprise de presse de se cacher derrière une prétendue objectivité et indépendance des journalistes, qui ne sont que leur porte-voix, et donc n'ont pas plus de liberté que n'importe quel salarié ou sous traitant, selon leur statut. Quant aux entreprises de presse aux mains de journalistes, elles sont aussi rares, précaires et d'impact limité que les coopératives ouvrières dans les autres secteurs économiques.

Reste qu'il ne serait être question de bâillonner cette bouche. Mais le bavardage intempérant peut avoir le même effet que la censure en diluant l'information, mêlant le vrai et le faux, mettant tout au même niveau. La diversité des organes de presse est certes une garantie pour que quelques bouées permettent de ne pas être englouti par le tsunami médiatique. Au fond, peut-être que la liberté de la presse, c'est d'abord celle du citoyen à qui l'on permet d'exercer son esprit critique, y compris vis-à-vis de la presse, dont le cerveau résiste à la disponibilité évoquée par Patrick Le Lay. Or, justement ce dernier ajoutait, après les propos cités plus haut : *“Rien n'est plus difficile que d'obtenir cette disponibilité”*. Il faut donc être optimiste, à la manière où l'entendait un dissident soviétique, Vladimir Boukovsky, *“La situation pourrait être encore pire”*.